

L'occultation de l'affectivité dans l'expérimentation animale : le paradoxe des protocoles

FORUM
Dossier

33

JOCELYNE PORCHER

La relation qui se tisse entre expérimentateurs et animaux d'expérimentation est un thème de recherche en soi. C'est ainsi qu'elle a été étudiée par Hank Davis et Dianne Balfour, lesquels ont souligné à la fois son caractère « inévitable » (alors qu'elle est soigneusement ignorée dans les protocoles) et les effets, difficilement quantifiables et prévisibles, qu'elle pouvait induire sur les résultats des recherches impliquant des animaux « expérimentaux », facteurs de biais et effets d'autant plus importants qu'ils sont sous-estimés : « Beaucoup de ces interactions sont loin d'être superficielles, écrivent-ils. Elles constituent ce qui, dans beaucoup d'autres cas, serait appelé une relation, peut être même un lien. Ignorer l'existence et la puissance de ces effets ou minimiser les interactions qui sont à leur origine témoigne d'une considérable myopie. Pour le moins, cela révèle une insensibilité à l'animal en tant que sujet. Au pire, cela peut déformer la compréhension des processus que nous prétendons étudier¹ ». Vinciane Despret de son côté, à partir des « histoires », merveilleuses ou non, racontées par les éthologistes, se propose, à l'instar de Russell, « dans une perspective critique et constructiviste, de retrouver les liens entre ce qui est observé chez l'animal – ce qui semble donc important aux yeux de l'observateur, ce qui fait sens pour lui, les faits qu'il sélectionne –, la théorie qui intègre les observations, et le contexte social, culturel et économique dans lequel va prendre place le discours explicatif² ». Arnold Arluke, à partir d'enquêtes auprès de techniciens de laboratoire a pour sa part décrit les stratégies de protection mises en place par les personnes pour prendre leurs distances avec le fait d'expérimenter ou de tuer. Il met ainsi l'accent sur certaines des formes de défense employées, comme euphémiser ses actes ou ajouter au sacrifice³ pour la science une dimension autonome, le pardon par exemple. Arnold Arluke a également travaillé avec des personnels de refuge d'animaux de compagnie et montré que les actes d'euthanasie, apparemment si contraires aux projets personnels des personnes travaillant en ces lieux, pouvaient prendre un sens - la mort est préférable à la souffrance - même s'ils restaient difficiles à accomplir « la charge entière de l'euthanasie ne heurte pas la grande majorité jusqu'à ce qu'ils regardent l'animal dans les yeux⁴ ».

On connaît, depuis les travaux de Milgram⁵ et de Rosenthal⁶, la puissance de la « soumission à l'autorité » et le pouvoir de la Science sur les esprits qui lui sont dévoués, on peut dès lors s'interroger sur la façon dont est prise en compte, par les chercheurs, la relation instaurée entre les animaux et les techniciens animaliers, opérateurs concrets du travail expérimental, et sur l'appropriation de réflexions telles que celles qui

précèdent au sein des organismes de recherche⁷. C'est dans cette perspective que le présent texte a pour but de proposer – très succinctement – quelques pistes de réflexion sur le rapport expérimental à l'animal et sur la justification de sa mise à mort.

Il procède d'une expérience personnelle de « manips » expérimentales visant à tester la notion de « bien-être animal », expérience qui s'inscrit dans le cadre d'un travail de recherche sur l'intersubjectivité de la relation entre hommes et animaux en élevage. Le regard critique auquel sont soumises ici ces situations d'expérimentations n'entend aucunement porter sur les personnes, stagiaires, techniciens ou chercheurs, qui en sont les acteurs, ni sur la valeur des résultats obtenus par rapport aux objectifs visés. L'hypothèse qui préside à ce travail se situe ailleurs. Elle est que ces dispositifs expérimentaux sont causes de souffrance en raison même de ce qu'ils nient, en quelque sorte par définition, à savoir l'affectivité des personnes et la capacité, également à base affective, des animaux à comprendre leur propre mise en situation dans le cadre expérimental. A travers cette mise hors protocole, c'est le sacrifice à la science de l'affectivité et de la subjectivité des hommes et des animaux qui s'accomplit : tel est le principe qui est au cœur du fonctionnement du système institutionnel qui gouverne le monde de l'expérimentation.

La démarche qui est en arrière plan de cette façon de poser le problème prend appui sur les analyses de la psychodynamique du travail relatives à la souffrance des personnes au travail. Dans cette perspective, la souffrance est définie comme « l'expression du conflit qui existe entre ce qui est induit par l'organisation théorique du travail et ce qui relève de l'expérience ordinaire de la résistance au réel⁸ ». Notons que le terme de souffrance, dans la définition ordinaire de ce mot, c'est à dire l'épreuve de douleurs physiques ou morales, a, dans les représentations de nombre de nos concitoyens, une très grande densité. Souffrir, c'est souffrir beaucoup. On peut penser que cette représentation de la souffrance par l'excès repose sur l'établissement d'un regard comparatif sur les événements propres à faire souffrir⁹. C'est ce qui amène des personnes en état de souffrance morale à minimiser celle-ci, pour « ne pas se plaindre » car « il y a pire », voire à ressentir de la honte à s'éprouver en tant qu'individu souffrant, c'est à dire quelqu'un qui « n'est pas à la hauteur » de l'épreuve que constitue la souffrance. La souffrance est pourtant un événement subjectif unique. Elle ne se mesure pas à l'aune d'un étalon universel du pire. Ainsi que le soulignent les chercheurs en psychodynamique du travail, l'existence de cette souffrance, même niée par la personne elle-même, et par l'en-

JOCELYNE PORCHER
zootechnicienne
Bergerie Nationale,
78120 Rambouillet
(et UMR Ina-PG/Inra
SAD-APT), France
jocelyne.porcher@
worldonline.fr

¹ « Many of these interactions are far from superficial. They constitute what, in many other settings, would be called a "relationship, perhaps even a bond"... To ignore the existence and power of these effects or to minimize the interactions that created them would reflect considerable myopia. At the least, it would reveal insensitivity to the complexity of the animal subject. At the most, it might distort our understanding of the very processes we intend to study » dans Davis H., Balfour D. (Ed.), 1992, *The inevitable bond. Examining scientist-animal interactions*. Cambridge University Press, p 1 et 5.

² Dans Vinciane Despret, 1997 *Poétique du savoir éthologique*. Alliage 31.

³ L'auteur emploie ici le terme « sacrifice » au sens courant (renoncement ou privation volontaire en vue d'une fin religieuse, morale ou même utilitaire) et non pas dans le sens qu'il a en anthropologie.

⁴ « The full weight of euthanasia did not hit the vast majority until they looked the animal in its eyes » in *Coping with euthanasia : a case study of shelter culture*, 1991. *Javna* 198 (7), p. 1177.

⁵ Milgram, S., 1974. *Soumission à l'autorité. Un point de vue expérimental*. Calmann-Lévy, Paris.

⁶ Dans « Naissance d'une théorie éthologique » (1996). *Les empêchements de penser en rond*. Synthelabo, Vinciane Despret opère une mise en miroir de l'expérience de Rosenthal qui souligne la complexité des relations entre les scientifiques et leurs objets de recherche.

⁷ Cette réflexion est menée ici en particulier dans le cadre de l'Inra. Il n'est pas sans intérêt de préciser que, parmi les personnels qui ont la charge des expérimentations, on compte des stagiaires et des collaborateurs qui font figure de main-d'œuvre bon marché.

⁸ Dessors, D., Molinier, P., 1994. *La psychodynamique du travail*, Sciences Humaines 40, 34-37.

⁹ Le contexte culturel judéo-chrétien de nos représentations est évidemment primordial dans le déni de la souffrance, voire dans sa glorification.

semble de la société, est repérable par le biais des protections et des stratégies défensives mises en place par les personnes. « Nécessaires à la protection de la santé mentale contre les effets délétères de la souffrance, les stratégies défensives peuvent aussi fonctionner comme un piège qui désensibilise contre ce qui fait souffrir. Et, au-delà, elles permettent parfois de rendre tolérable la souffrance éthique, et non plus seulement psychique, si l'on entend par là la souffrance qui résulte non d'un mal subi par le sujet, mais celle qu'il peut éprouver de commettre, du fait de son travail, des actes qu'il réprouve moralement¹⁰ ».

La question du « bien-être animal » en élevage, est, en France, majoritairement traitée en laboratoire par des biologistes ou des comportementalistes. Elle est essentiellement appréhendée en termes d'adaptation de l'animal au milieu. L'objectif est en effet d'évaluer la capacité d'adaptation des animaux face à leur environnement ou à certains événements. S'il y a difficultés d'adaptation, il y a stress et donc « mal être ». Les moyens mis en œuvre pour apprécier cette difficulté d'adaptation sont la mesure et la comparaison. Les protocoles construits pour ce type d'expérimentation, tout à fait courant par ailleurs dans la recherche expérimentale, reposent sur une opposition de traitement de différents groupes d'animaux, vaches, moutons, cochons ou couvées. Chacun des groupes étudié est l'objet d'un certain traitement, d'une certaine mise en situation, voire d'un certain rapport avec l'homme dans le cas des recherches sur la relation homme-animal. Il peut s'agir par exemple d'évaluer les « préférences¹¹ » des animaux pour un certain type de logement (les poules préfèrent-elles les grandes ou les petites cages ?), ou d'aliment. Il peut s'agir aussi de mesurer la réactivité des animaux face à des modifications de leur environnement (comment réagit un animal qu'on sort de sa cage pour le mettre dans une autre qu'il ne connaît pas ? quelle est l'influence de la génétique dans les variations observées...), ou d'estimer les effets du comportement humain ou de celui de congénères sur le comportement des animaux (un animal qui reçoit des coups trois minutes par jour durant trois mois se comporte-t-il différemment face à un expérimentateur qu'un animal que l'on a caressé durant le même laps de temps ?). Les mesures effectuées portent sur des indicateurs biologiques du stress (cortisol, catécholamines) ou sur le répertoire comportemental. Notons que ces protocoles, qui visent à produire une connaissance scientifique sur le « bien-être » des animaux d'élevage sont le plus souvent fondés sur la mesure de la souffrance : douleur, inconfort, peur, isolement, conflits... et sont mis en œuvre en dehors de toute référence au réel vécu des éleveurs et de leurs animaux dans le contexte des activités d'élevage.

Dans ces recherches, l'objectif du travail de l'expérimentateur est de mettre en place des traitements différenciés propres à faire émerger les différences statistiquement significatives (entre un groupe d'animaux recevant un choc électrique tous les jours, un groupe recevant des caresses et un groupe ne recevant rien, par exemple) qui font et fondent le résultat scientifique. Les animaux, qui sont placés dans des lieux supposés comparables à ceux qui peuvent exister en exploitation, requièrent les soins élémentaires dus aux ani-

maux d'élevage : alimentation, nettoyage, contrôle de l'état de santé... Ces soins, indispensables et incontournables, sont censés être dispensés par un animalier « neutre », c'est-à-dire sans « effet » sur les traitements. Notons que la construction de ce rôle va à l'encontre de l'idée même de soins, pour autant que alimenter, nettoyer, soigner, sont des fonctions éminemment maternelles, et vraisemblablement fondatrices du métier d'éleveur, lesquelles incluent des rapports d'affection, ou, pour le moins, de communication¹² avec l'animal.

En outre, l'expérimentateur étant le plus souvent un stagiaire, la question se pose de savoir sur quelles bases un étudiant, même après une formation anesthésiante du point de vue de la compassion – comme semblent l'être encore les études de biologie – forge spontanément son rapport aux animaux en arrivant dans un laboratoire. À partir de ce que nous pouvons savoir de l'empreinte de dix mille ans de domestication et d'élevage et/ou de la force de notre commun attachement aux animaux « familiers », on peut penser que les premiers contacts avec les animaux, a fortiori chez les étudiants travaillant sur le « bien-être » ou le comportement animal, reposent majoritairement sur l'attention, l'affection et sur un désir de soin.

Expérimentateurs et animaliers ont donc à instaurer un rapport « falsifié » aux animaux avec lesquels ils travaillent. Car rappelons le, l'enjeu de tout ceci est bien la production et la capitalisation de données, l'obtention de résultats et in fine la publication par le chercheur. Stagiaire ou technicien animalier, dans les deux cas, la personne doit sacrifier quelque chose de son rapport à l'animal, le plus souvent la part affective, pour se conformer au protocole : ne pas être tendre, ne pas s'apitoyer, ne pas caresser, ne pas parler, ne pas s'attarder avec les animaux, surtout pas avec celui-là à qui sa face écrasée donne une « bonne bouille » attendrissante.

L'animal d'expérimentation de son côté n'est pas le moins du monde supposé jouer un rôle. Il a été placé là, dans un endroit où un individu le fait souffrir, plus ou moins gravement, et le fait réagir au gré de son protocole. Son comportement lors des tests est censé être le pur produit du traitement protocolaire. Le chercheur ne présume ainsi aucunement que l'animal puisse avoir sa propre représentation de la situation et agir en fonction de cette représentation et non de celle du chercheur¹³. L'intelligence que l'animal peut avoir de la mise en scène expérimentale et sa réaction en tant que sujet (et donc sa participation autonome, c'est-à-dire hors de la volonté du chercheur, au déroulement des opérations) ne sont absolument pas prises en compte.

La mise en place d'un rapport expérimental à l'animal s'effectue donc par effacement du rapport spontané du stagiaire ou du technicien à l'animal et, on peut en faire l'hypothèse, de l'animal à l'homme. Cette mise à distance de l'animal, sa manipulation standardisée, sa fonction unique de producteur de données autorisent un travail rationnel et scientifique. C'est là où il y a perte programmée de relation avec l'animal, « sacrifice » du lien à l'« objectivité » de la science. Mais en réalité, il s'agit plutôt de sa métamorphose, car, comme le soulignent Davis et Balfour, ce lien persiste inévita-

¹⁰ Dejours, C., 1998. Souffrance en France. Seuil, Paris, p. 40.

¹¹ Cette approche « coûts/profits » doit beaucoup, sans que cela soit du reste clairement affiché, à la micro-économie et aux représentations de l'individu comme être « rationnel ». Mais quelle est la rationalité d'un animal de laboratoire ?

¹² En dépit de notre longue histoire commune avec les animaux et de la présence en France de nos trente millions d'« amis », il n'existe pas, à ma connaissance, vraisemblablement pour des raisons rattachées aux statuts respectifs de l'homme et de l'animal, de concept scientifique définissant la communication entre hommes et animaux. Je m'appuie sur la définition suivante : la communication est un échange, intentionnel ou non, de significations entre individus, le fait de mettre ou d'avoir quelque chose en commun, amenant à une modification du comportement d'un ou des acteurs de la communication.

¹³ Robert Dantzer souligne que l'« isomorphisme des représentations » n'est le plus souvent pas vérifié par les comportementalistes (Dantzer R., 2001). La construction des recherches sur la biologie du bien-être animal, dans « Les animaux d'élevage ont-ils droit au bien-être ? », F. Burgat (coord.), Inra Editions.

blement. L'impossibilité d'une rupture complète du lien tient au fait qu'hommes et animaux sont placés, malgré eux, dans une « inévitable » relation de communication ; « on ne peut pas ne pas communiquer¹⁴ ». Tenter de ne pas communiquer, c'est communiquer le refus de communiquer et c'est ce que perçoit vraisemblablement l'animal. La souffrance générée par cet effacement, si elle affecte les acteurs de la mise en scène expérimentale (hommes et animaux) échappe la plupart du temps au chercheur¹⁵, lequel ne se salit pas les mains et se contente de travailler sur les données¹⁶. Le travail sur les résultats, puis leur valorisation par le chercheur, et la reconnaissance par les pairs qu'il en obtient, oblitérent la souffrance des personnels – ses auxiliaires souvent temporaires – et du « matériel animal ».

Le processus amène ainsi tout « naturellement » à la mise à mort des animaux. Dans le cadre des recherches sur le « bien-être animal », l'abattage des animaux d'élevage semble ainsi aller de soi. L'expérimentation se termine, les données sont engrangées dans l'ordinateur, *game is over*, le « matériel animal » doit disparaître des paillasses. Compte tenu en effet des protocoles, il est le plus souvent impossible de répéter traitements et tests sur le même animal. Du fait de l'apprentissage, on ne mesure pas deux fois rigoureusement la même chose sur le même individu. Si les animaux ne peuvent rejoindre les circuits d'élevage, à cause de leur âge ou de l'effet de l'expérimentation qu'ils ont subie, stagiaires et animaliers peuvent alors avoir pour tâche de les tuer ou de les conduire à l'abattoir. Cette tâche, affichée comme normale et anodine par la hiérarchie, peut être très difficilement vécue. En effet, la fréquentation de l'animal durant l'expérimentation, le jeu intellectuel élaboré autour de lui ne préparent pas à une séparation brutale et au fait de tuer. Ainsi qu'en témoigne un étudiant ayant travaillé il y a quelques années sur le comportement des poussins : « c'était dur, je passais des journées entières avec eux à les regarder pour finalement les mettre à la poubelle... je les mettais dans un sac avec un coton d'éther, c'est affreux quand tu les mets là dedans, tu les entends piailler... j'en ai tué mille cinq cent comme ça. Quand je pouvais, je les emmenais et je les donnais... C'est monstrueux et je me demande à quoi ça a servi. C'est ce que se demandaient les animaliers : à quoi ça sert ? Avec les autres étudiants, on n'en parlait jamais, il fallait le faire, maintenant je regrette, de ne les avoir fait naître que pour ça ».

Il est intéressant de s'arrêter sur les différences de justifications qui sont mises en place dans le cas d'un abattage d'animaux d'élevage et dans celui d'un abattage d'animaux d'expérimentation. La justification fondamentale de la mort de l'animal d'élevage est en effet qu'elle constitue le terme ultime d'un échange avec l'animal¹⁷. L'éleveur l'a fait naître, l'a nourri, soigné, protégé, élevé, et peut être aimé. Il reprend alors – ou le plus souvent donne à reprendre – légitimement, la vie qu'il lui a donnée. On peut penser que cette représentation est, de façon diffuse, partagée par nombre de nos concitoyens. Ce qui pose alors problème à beaucoup, ce n'est pas la mise à mort de l'animal en elle-même, ce sont les conditions de cette mise à mort¹⁸. La justification unique attachée à la mort de

l'animal expérimental est que sa période d'utilité a cessé. Il est nécessaire de s'en débarrasser afin de pouvoir entamer d'autres expérimentations avec de nouveaux animaux (et de nouveaux stagiaires). Il n'y a pas eu d'échange avec l'animal, et l'on a tout fait pour qu'il n'y en ait pas. Personne n'a veillé à la permanence de son bien-être, bien au contraire, puisque l'expérimentateur s'est appliqué à le contraindre d'une manière ou d'une autre. C'est l'activité scientifique, au nom de la Science (avec un S), au service de l'humanité : (« on nous a dit que c'était nécessaire pour nourrir le monde, qu'il fallait savoir élever les poulets¹⁹ ») qui justifie la souffrance et la mort des animaux. C'est en effet « pour la Science », pure, éternelle et glorieuse, que l'étudiant est appelé à consentir au sacrifice et non « pour la recherche », trop visiblement intéressée, immédiate et prosaïque²⁰. Le caractère « sacré » de la Science légitime le « sacrifice » en le revêtant des habits du don ; le sacrifice « pour la recherche » renvoie lui très nettement au système de pensée utilitariste : sacrifier quelques uns pour le plus grand bien de tous²¹. Si, du point de vue de la société, l'activité scientifique peut avancer ses propres justifications, il en va tout autrement pour le personnel affecté à cette tâche et en particulier pour les stagiaires. Celle-ci sera d'autant plus difficile à assumer que le lien existant avec l'animal, subreptice ou volontairement construit, aura été fort. Confronté à cette difficulté, le stagiaire ou le technicien peut se retrouver seul, face à face avec la mort et la Science, contemplant le prix de ses données dans le piaillage d'un poussin, le jaillissement du sang d'un bovin ou le regard exaspéré d'un cochon poussé dans la gueule du retrain²².

Une réflexion éthique portant sur l'expérimentation animale peut difficilement faire l'impasse sur de tels problèmes. Car si l'animal meurt à la fin de l'expérimentation, le stagiaire, le technicien ou l'animalier ont, eux, quelque probabilité de durer. La non reconnaissance par les instituts de recherche de la souffrance des personnes²³, l'ignorance complète des effets à long terme de l'expérience (voire de l'épreuve) intime que « leur » expérimentation aura constituée pour les stagiaires – quelle part brisée de notre affectivité peut renaître de ses cendres ? – conduit à s'interroger sur certains des pré-supposés des expérimentations conduites sur des animaux, notamment celui, appuyé sur un cadre behavioriste d'autant plus fort qu'il est implicite, qu'il n'y a pas de communication entre les hommes et les animaux.

Considérant par ailleurs que l'intérêt des résultats obtenus en France par la recherche expérimentant au titre du « bien-être animal », eu égard aux sommes investies depuis une quinzaine d'années, est grandement mis en question par certains des acteurs de la société concernés par ce sujet (associations de protection animale, professionnels de l'élevage, enseignants en élevage...), il pourrait être pertinent de s'interroger sur la réelle utilité du sacrifice demandé aux personnes et aux animaux en laboratoire alors que, sur ce sujet, les conditions de validité de travaux sur le terrain même des activités d'élevage n'ont jamais été réellement étudiées. Force est de constater par ailleurs que l'élaboration des protocoles expérimentaux se fait sans aucune prise en compte des savoirs autonomes des

¹⁴ Watzlawick, P., 1979. Une logique de la communication, Points. Essais, Seuil, Paris.

¹⁵ À la plupart des chercheurs, toute chose n'étant pas égale par ailleurs.

¹⁶ Larrère, R., infra.

¹⁷ Je m'appuie ici sur les représentations « historiques » du métier qu'ont gardées de nombreux éleveurs. L'élevage industriel construit, par contre, un type de justifications très proches de celles des scientifiques quant à l'utilisation et à la mort du « matériel animal ». La mise en place des systèmes d'élevage industriels par les zootechniciens du XIX^e siècle s'est précisée, faite au nom de la rationalité, de l'efficacité économique et à l'appui de la Science.

¹⁸ Porcher, J., 2000. Le tabou de l'abattage. Les cahiers de l'Ofival.

¹⁹ Même témoignage que ci-dessus. Notons que « nourrir le monde » est une représentation persistante de leur mission chez les éleveurs, notamment industriels, chez qui elle a également valeur de justification « il faut produire beaucoup pour nourrir le monde ».

²⁰ Latour, B., 1995. Le métier de chercheur, regard d'un anthropologue, Inra Editions.

²¹ Caille, A., 2000. Anthropologie du don, Desclée de Brouwer.

²² Appareil dans lequel les porcs sont contentonnés un par un et où ils subissent un choc électrique préalablement à la saignée.

²³ Dans l'exemple des poussins ci-dessus, la stratégie de défense individuelle du stagiaire – sortir les poussins du laboratoire et les donner au lieu de les tuer – face à sa tâche mortifère met en évidence l'occurrence de la souffrance. C'est parce que cette tâche, perçue par le stagiaire comme « affreuse » et « monstrueuse » en dépit des justifications mises en avant par la hiérarchie, le fait souffrir qu'il cherche à l'éviter en faisant « échapper les poussins à l'éther ». Le non dit, le secret, qui entourent ces stratégies individuelles de défense, dont on pourrait multiplier les exemples, témoigne non seulement de la surdit affective des chercheurs concernés mais également d'une certaine lâcheté face à leurs responsabilités (faire semblant de ne pas voir ce qui dérange ou ce qui pose problème semblerait en effet être une attitude assez répandue chez certains d'entre eux chez qui la fin (leurs fins) pourrait justifier les moyens (que le stagiaire se débrouille, je ne veux pas le savoir).

FORUM

Dossier

²⁴ J'entends les très nombreux éleveurs intéressés à titre personnel par ces questions, et non leurs représentants professionnels et syndicaux.

²⁵ La lecture de certains protocoles expérimentaux ou articles « scientifiques » peut provoquer à peu près la même (amère) hilarité que celle produite par la lecture des articles scientifiques de Georges Perec. (1991), *Cantatrix Sopránica L.* et autres écrits scientifiques. La librairie du XX^e siècle. Seuil.

²⁶ Schreiber, M., 1991. La science et ses enjeux. In: *Qu'est-ce que la science ?* Sciences Humaines 11, p. 19

éleveurs et il faut bien reconnaître que, dans les représentations de nombre de chercheurs, l'animal d'élevage expérimental s'apparente davantage à une souris mutante de laboratoire qu'aux animaux avec lesquels travaillent les professionnels. Ce constat n'est d'ailleurs pas sans poser de questions du point de vue de la déontologie. Le refus de considérer les éleveurs comme des partenaires indispensables de la recherche sur le bien-être des animaux d'élevage²⁴ – combien de protocoles gagneraient à bénéficier du regard critique d'un professionnel²⁵ – conduit en effet à la production de résultats « scientifiques » sans aucun intérêt du point de vue de la « demande sociale » qui a permis leurs financements. Du point de vue de ce qui fait la science, n'est-il pas d'autre part permis de s'interroger sur cette accu-

mulation de « manip » et d'articles ne donnant que rarement lieu à un travail de synthèse critique ? Car, comme le remarque Max Schreiber²⁶, et comme ne manquent pas de le souligner certains : « poser pierres sur pierres sans plan d'ensemble ni architecte, aboutit à faire un tas, pas un édifice ». Dans le cadre des recherches sur le « bien-être animal » en élevage, un retour au terrain aurait un double avantage : celui d'amener les chercheurs sur les lieux des questions qui leur sont posées – les exploitations agricoles –, et de faire disparaître des protocoles cet animal hybride, d'élevage et de laboratoire, triste dépositaire de données sur son virtuel « bien-être », ni « bon à penser, ni bon à manger », juste une âme désolée d'être et attendant d'avoir été.